



Les pêcheurs se servent aussi de leur ouïe

Hélène Artaud

► To cite this version:

Hélène Artaud. Les pêcheurs se servent aussi de leur ouïe. La Terre, le vivant, les humains, 2022.
hal-03855993

HAL Id: hal-03855993

<https://hal.science/hal-03855993>

Submitted on 25 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les pêcheurs se servent aussi de leur ouïe

Hélène Artaud

La connaissance intime et dynamique des paysages et des êtres aquatiques constitue, pour les communautés de pêcheurs, autant de voies pour s’orienter, reconnaître les régularités et relever les déséquilibres de ce milieu. Une oreille exercée est en mesure de déchiffrer les moments de rupture: ceux qui se produisent lorsque le paysage sonore sous-marin auquel elle a été habituée est bouleversé par des phénomènes naturels occasionnels ou des pressions anthropiques pérennes.

La mer est-elle, comme on l’a longtemps pensé, un monde du silence? Plus on prête l’oreille, moins cette idée semble se vérifier. Aristote, Cléarque, Oppien de Corycos ou Pausanias, auxquels on doit de précieuses et précoces observations des poissons, relevaient déjà la bruyante cohabitation des espèces aquatiques. Aristote indiquait en effet que, si «les poissons n’ont pas de voix proprement dite, parce qu’ils n’ont ni poumons, ni trachée-artère, ni gosier [...], nombreux sont ceux qui émettent des sons et des bruits de grincement, [...] des grognements». La mer palpite d’une vie sonore intense dont les bio-acousticiens commencent à déceler la richesse. Les pêcheurs ont quant à eux, de longue date, habilement instrumentalisé la façon dont les flots captent chaque empreinte phonique, l’enroulent et la transmettent. Tout pêcheur sait qu’un bruit importun peut dissuader les proies de s’engager dans la nasse ou de mordre à l’apât et qu’à l’inverse certains sons peuvent favoriser la cohésion du banc ou attiser la curiosité d’un individu.

Leurrer le poisson

Dans les travaux que je mène depuis une quinzaine d’années parmi les communautés de pêcheurs, j’ai précisé l’importance que jouait, pour la réussite de la pêche, la capacité à emprunter, après l’avoir scrupuleusement observée, la perspective de l’espèce ciblée: à entrer dans un monde sensoriel singulier, que l’éthologue allemand Jakob von Uexküll avait qualifié d’*Umwelt* (environnement). Ces stratégies perspectivistes, par le biais desquelles le pêcheur s’affranchit d’un point de vue strictement humain, apparaissent manifestement dans l’analyse des leurres de pêche qui matérialisent, par un artefact ou une technique du corps, un trait sensoriel supposé significatif dans le monde de l’espèce à leurrer. Ceux mobilisant des éléments sonores sont nombreux et prennent des formes variées.

Le camouflage phonique est une technique bien connue des pêcheurs et se pratique parfois en amont de la pêche. Les Imrâgen de Mauritanie, parmi lesquels j’ai séjourné de nombreux mois, cherchaient, durant les semaines qui précédaient les migrations du mulot jaune (*Mugil cephalus*) sur la côte du banc d’Arguin, à réduire au minimum leur empreinte sonore à proximité de la zone de pêche. Chants, conversations voire prières y étaient temporairement interdits pour ne pas éveiller le soupçon d’un poisson jugé aussi alerte que particulièrement craintif. Les techniques de camouflage sonore peuvent également motiver des transformations physiques globales comme

celles que rapporte l’ethnologue André Leroi-Gourhan, qui indique que les Eskimos qui veulent approcher les phoques se coiffent d’une tête de phoque empaillée et «poussent le souci d’exactitude jusqu’à gratter le sol avec une patte de phoque artificielle pour donner au gibier qui se trouve sous la glace l’impression de sécurité complète à la surface».

Nombre de techniques de pêche jouent en effet sur l’imitation d’un bruit familier, laquelle implique une connaissance fine et circonstanciée de l’éthologie d’une espèce. L’imitation peut se concentrer sur le chant d’un congénère. C’est le cas des pêcheurs de l’archipel de Palau, situé à l’est des Philippines, qui attirent les carangues (*Caranx*) en émettant un grognement glottal semblable au bruit que les poissons font parfois en grinçant leurs dents pharyngées. La grande majorité des traits sonores mobilisés par les pêcheurs porte toutefois le plus souvent sur un élément indirect ou indiciel du monde de l’espèce. Ainsi, le hochet ou sonnaille (*fangongo*), utilisé dans la technique de pêche océanienne au nœud coulant, reproduit, par l’entrechoquement dans l’eau de coquilles de noix de coco et d’un enfilage de coquillages, les bruissements d’ailes des frégates à l’affût d’un banc de poissons, censés attirer le requin. Les sons qui ne font pas *a priori* partie de l’*Umwelt* d’une espèce peuvent également être utilisés à dessein pour la déstabiliser. Ainsi, dans la pêche aux cétacés pratiquée dans les îles Salomon, les pêcheurs, après avoir localisé un groupe, produisent délibérément des aspérités sonores en cognant sous l’eau deux pierres (*nagi*), voire en créant une cacophonie délibérée, comme dans la pêche pratiquée à Taiji, au Japon, dans laquelle les pêcheurs immergent des trompettes construites à cet effet par les forgerons locaux. L’analyse des leurres fondés sur des éléments sonores révèle plusieurs aspects importants. Le premier est relatif à l’éthologie de l’animal ciblé, dont le monde vécu est rarement dissocié de celui des autres vivants, humains inclus, avec lesquels se trament de constantes interactions. Le second concerne la fluidité des contours sensoriels mobilisés dans ces techniques. Dans l’eau, sons et vibrations constituent des dimensions enchevêtrées.

Entendre la mer

La pratique de la pêche ne consiste pas seulement à isoler ou reproduire les éléments sonores susceptibles d’éloigner ou d’attirer une espèce. Pêcher se confond dans bien des cas avec l’art d’entendre. Dans l’archipel des Palau, les sons des poissons sont si prégnants pour les pêcheurs qu’ils servent même à les qualifier. Dans de nombreux cas en effet, c’est par une onomatopée, soit par la transcription dans le langage du son qu’ils émettent, que les poissons sont nommés. Certains poissons-anges (*Pomacanthus*) sont ainsi qualifiés par l’onomatopée «ngemngumk», laquelle, lorsqu’elle est dite rapidement, reproduit le grognement que ces poissons émettent lorsqu’ils sont alarmés. Pour les pêcheurs de Tikopia, des îles Salomon, l’écoute des sons produits par les espèces marines constitue une étape structurante de leur apprentissage. Le pêcheur dépositaire de ce savoir est en mesure d’interpréter par l’oreille ce qu’il ne discerne pas par le regard, d’identifier les espèces, d’en évaluer le nombre et la distance pour pouvoir ensuite choisir le filet dont la maille sera la mieux adaptée à la taille de la proie.

Le rôle de l’expert ne se limite pas à transcrire dans des sons articulés ceux qu’il est parvenu à déchiffrer à l’issue d’un



A



B



A Légende d'image
B Légende d'image



long exercice d’immersion, ou à communiquer à son équipage la modalité technique qui lui assurera une pêche abondante. Les sonorités forment la matière labile d’un monde commun dans lequel l’expert opère comme un médiateur. Le poisson est rarement en effet strictement une proie. Dans la plupart des pêches traditionnelles, c’est un partenaire auquel il faut témoigner respect et déférence, qu’il faut continuellement inscrire dans la communauté humaine et terrestre. Les contiguïtés acoustiques peuvent y participer en établissant, par une sorte de ricochet sonore, des parentés sensibles entre le monde aquatique et les éléments biophoniques (bruit d’oiseaux, de mammifères) ou géophoniques terrestres (tels que le vent dans les arbres). C’est par ce réseau de niches phoniques interreliées que l’espèce marine va devenir, même pour les non-pêcheurs de la communauté (femmes ou enfants), un élément familier. Ainsi, parmi les chinchards (*Selar crumenophthalmus*), certaines espèces sont supposées produire des sons similaires à celui du vent, que les pêcheurs tikopians imitent par le son «ro-o, ro-o»; d’autres, se rapprocher davantage du craquement du riz desséché lorsqu’il est piétiné, rendu par le son «to ta to ta to». Le sabre noir (*Aphanopus carbo*) produit un son semblable à celui d’une vache et est transcrit par «ok, ak; ok ak».

La relation à l’espèce marine est donc complexe et exigeante. La réussite de la pêche nécessite en effet une entente au sens large, que les pêcheurs des îles Tonga qualifient d’*ofa* en subsumant sous ce qualificatif «le partage, le soin et l’attention» à l’égard d’un vivant, avec lequel se nouent des relations intimes et dont on connaît et ressent les humeurs. Tout comme les pêcheurs tikopians, ceux de l’archipel de Palau savent, par les bruits produits émis par une espèce, en définir la position et le nombre exact, mais également les humeurs, qu’ils consignent dans certains récits ou noms vernaculaires. Le poisson-ange impérial (*Pomacanthus imperator*) est ainsi réputé pour faire un